quel les *étudiants* polonais prirent une part si admirable, et dont il avait, dix ans à l'avance, préparé les éléments. Plus d'une fois on s'est venir fut évoqué au milieu de cette crise ; et comme en France, où le rôle d'appel garda si longtemps le nom du premier grenadier La Tour d'Auvergne, même après sa mort, dans l'insurrection lithuanienne, quand on demandait quel était le premier soldat, le premier patriote de la contrée, toutes les voix répondaient : « Zan ! » En effet, quoique dissoute légalement, la société des philarètes n'en continua pas moins d'exister de fait ; elle exerça sur les esprits une grande influence, et c'est à elle qu'il faut attribuer le concours que les citoyens prêtèrent à la conjuration militaire de Saint-Pétersbourg de 1825, et à la révolution du 29 novembre 1830.

Adam Mickiewicz a immortalisé dans son mystère des *Aïeux* les *étudiants* de Wilna. Lui-même avait été frappé d'exil comme affilié à leurs associations, ainsi que l'historien Lelevel. Dans ses notes, il dit : « Tous les auteurs qui ont parlé de ces temps de persécution et de martyre s'accordent sur ce point, que, dans l'affaire des *étudiants* de Wilna, il y avait quelque chose de mystique et de prodigieux. Le caractère profond, affable, mais inflexible de Thomas Zan, coryphée de la jeunesse ; la pieuse résignation, l'amour fraternel de ses compagnons de captivité, le châtiment de Dieu, qui poursuivait évidemment les bourreaux, ont laissé une profonde impression sur l'esprit de tous ceux qui ont pris part à ces événements et qui en furent les témoins, et semblent nous transporter dans les temps des miracles et de la foi primitive. Mickiewicz s'est plu à retracer les scènes historiques et les caractères des personnages agissants de cette époque. Plusieurs parmi ceux-ci vivaient été ses camarades ; il les nomme : c'est Jégota (prénom héraldique d'Ignace Domeyko, son compagnon d'exil), l'abbé Lwowicz, le Volhynien Freiend, Jean Sobalwski, qui, incapacité dans le corps du génie russe, mourut peu de temps après, comme Félix Kolakowski, envoyé à Khazan, puis rappelé à Saint-Pétersbourg. Il donne place aussi dans son œuvre à Zénon Niemojewski, *étudiant* en droit de l'université de Varsovie, un des héros de la nuit du 29 novembre 1830, qui attaqua, lui dix-septième, le château du grand-duc Constantin et le chassa de Varsovie ; à Pierre Wysocki, le chef de l'école des porte-enseignes, pépinière de héros, qui décidèrent la nuit du 29 à l'avantage de l'insurrection ; à Cichowski, mis au cachot de 1822 à 1826. Il avait fait partie du premier comité patriotique fondé par Lukasinski. C'est au silence de ces deux martyrs que l'on dut le salut des autres conjurés et la conservation du foyer révolutionnaire. Les universités de Varsovie et de Wilna ont été supprimées en 1832. La durée des études était de trois ans.

Voilà l'*étudiant* ; voyons maintenant l'*étudiante*. Ici, nous ne pouvons pas, comme Boileau, dire par antithèse :

Passons du grave au doux, du plaisant au sévère.

car l'*étudiant*, que nous sachions, n'est pas plus grave que l'*étudiante* n'est sévère. Définissons donc l'*étudiante* : Petit mammifère rongeur à museau rose, à crinière brune, blonde ou rousse, très-friand de cancan, de galette et de spectacle ; il habite de préférence les hauteurs de la ville, là la vie est plus tranquille et bruyante, située sur la rive gauche de la Seine. Volage et passager, on le voit par fantaisie, et souvent par besoin, faire pour un jour, ou plutôt pour une nuit, son nid dans les mansardes du quartier Latin. Les voyageurs qui signalèrent les premiers l'*étudiante* à l'attention du monde civilisé... et *bastringueur*, la confondirent avec la *grisette*, dont elle n'est, à vrai dire, qu'une dégénérescence. D'observations plus récentes et de travaux fort compliqués lus à l'Académie des sciences, il résulte d'une façon certaine qu'elle n'est, à vrai dire, que la femelle de l'*étudiant*, dont elle aurait pris le nom ; car il faut toujours que cet animal aimable prenne à l'homme quelque chose. Des gens sérieux et plusieurs fois décorés, auteurs de travaux vraiment remarquables sur la génération spontanée, et qui, par suite, connaissent l'alpha et l'oméga de toute chose, ont affirmé sur l'honneur de Phémie Tape-à-l'Œil que l'*étudiante* est née sous le règne de Sa Majesté Louis-Philippe Ier, vers l'époque mémorable de la rentrée des cendres de Napoléon. Inutile d'être profond comme un puits et d'être aussi fort que feu Zoéga sur l'origine et l'usage des obélisques, pour deviner que ce nom d'*étudiante* lui vient de ce qu'elle n'étudie pas et de ce qu'elle empêche surtout l'*étudiant* d'étudier. Soyons avant tout d'une logique serrée. Ce préambule était absolument indispensable pour arriver sans secousse au parallèle qu'a l'exemple de Plutarque et de beaucoup d'autres il est de notre devoir de risquer entre l'*étudiante* et la grisette.

Et d'abord la grisette a-t-elle réellement existé ? « Faudrait voir ! » comme disent les gens distingues.

— I. Première question : *La grisette a-t-elle existé ?* Nous ne remonterons pas au déluge, car les grisettes d'alors étaient trop peu vêtues pour qu'on en puisse parler décemment. Et puis ne nous brouillons pas avec les érudits, qui nous démontreraient que, s'il est parmi nous de charmants petits êtres, propres, élé-

gants, coquets, toujours prêts à sacrifier à la Vénus facile, il ne faut pas les confondre pourtant avec aucun des genres connus dans l'antiquité, tels que bayadères de l'Inde, almées d'Égypte, antétrides, familières, dictériades et autres courtisanes fort prisées des Grecs, et que les Romains, ces maîtres en débauche, mirent aussi en honneur chez eux. Nous savons, certes, que, parmi les diverses variétés de prostituées, les Rhodope, les Aspasie, les Phryné, les Sappho de Lesbos, les Livie, les Messaline, les Lucrèce Borgia, les Diane de Poitiers, les Marion Delorme, les Ninon de Lenclos, les Montespan, les Dubarry, les Camargo, les Sophie Arnould et autres que nous ne nommerons pas, jusqu'à la dame aux Camélias et à Rigolboche, on ne trouverait pas l'étoffe d'une grisette telle que Paul de Kock, Auguste Ricard et Eugène Sue l'ont décrite, telle que Gavarni l'a crayonnée, telle que Béranger l'a chantée. Manon Lescaut est le fragile arbuste qui, prenant racine en terre parisienne, a produit toutes les Lisettes, toutes les Rigolettes que beaucoup de gens de bonne foi, d'ailleurs, soutiennent être le produit artificiel du roman, sans bien que les Musettes et les Mimis rendues à jamais fameuses par les pochades légères de la *Vie de Bohême*, et que la Mimi Pinson d'Alfred de Musset. Sans doute ce serait ici le cas de se livrer à une définition bien sentie du petit mauvais sujet que nous traitons. Les respectables vieillards qui se réunissent sous la marraine de Gallet entonnée à servir de coupole à leur Institut, dans le but assurément fort louable de définir tous les mots de la langue française, qualifient la grisette de « servante féminine, » en ajoutant ces paroles remarquables : « Jeune fille ou jeune femme de médiocre condition. » Rien de plus ; nous voilà bien avancés ! Ainsi quarante hommes, qu'on nous dit immortels, se sont assemblés officiellement pour dire deux inexactitudes au moins en quatre mots, car toute fille de médiocre condition n'est pas une grisette, et souvent la grisette ne s'habille rarement de vert et devient une jeune femme, elle n'est plus une grisette.

Vous voyez bien que c'est ici le cas de faire de l'histoire. Donc, au quinzième siècle du règne de Louis XIV, le *roi-soleil*, ainsi nomme parce qu'il était spirituel comme un brouillard de Hollande, le Pré aux Clercs avait presque perdu toute sa clientèle d'écoliers. Moins tapageuse qu'aux époques précédentes, la population des écoles accourait aux heures de loisir sous les ombrages du jardin du Luxembourg, ou l'on n'était pas encore exposé, comme aujourd'hui, à rencontrer tout à coup des sénateurs. Vers le même temps, l'architecte Mansard avait commencé l'œuvre d'assainissement de la capitale, en transformant en petites chambrettes saines et bien aérées le dernier étage ou plutôt le faîte des maisons, qui, auparavant, étaient d'affreux réduits. De nombreuses filles du peuple, trouvant leur existence dans un travail journalier, que les magasins de couture et de fantaisie et quelques ateliers d'industrie leur procuraient, vinrent alors, suivant l'usage des pauvres gens, hors du logis de famille ; émancipées, elles faisaient chambre à part. Elles s'élancèrent avec joie vers les nouvelles demeures, auxquelles on donna le nom de *mansardes* ; elles prirent plaisir à respirer l'air pur qui régnait au-dessus de l'épaisse atmosphère de la ville et à embellir leur étroite fenêtre de fleurs de rosier, dont une matinée de printemps, une bande d'*étudiants* qui se rendaient aux cours levèrent la tête et aperçurent les petits nids aériens, où, de distance en distance, apparaissait une mignonne figure et des yeux dans lesquels la jeunesse et la gaieté resplendissaient. Les relations du voisinage furent bientôt établies ; il se forma par la suite un lien sympathique dont la force rendit inséparables, non pas les individualités, mais les deux classes, qui se regardèrent comme fiancées l'une à l'autre, devant la nature.

Les jeunes filles, locataires des mansardes, dit Maurice Alhoy, qui nous empruntons une partie de ces détails, portaient la plupart pour vêtement une simple robe d'étoffe grise alors en usage, et, par allusion à leur mise, elles reçurent le surnom de *grisettes*, dont elles firent parade, plus tard, en restant à l'état de médiocrité, en justifiant par le travail l'amour excessif de l'indépendance, en cachant leurs caprices à l'abri d'une profession. « Dans les premières années du siècle où nous vivons, le type grisette s'était conservé sans que le temps eût altéré son empreinte. La grisette n'a pas changé de physionomie parisienne que l'espace qui séparait son logis du jardin de la Chaumière ; elle ne savait que la route de Fontenay, la patrie des roses, où le dimanche elle allait moissonner ; elle entendait bien parfois parler des Tuileries, du Palais-Royal, de l'Opéra, mais sa curiosité ne s'éveillait pas. Que lui faisait la pompe de la promenade de Longchamps ? Un modeste coucou la menait le dimanche au parc de Sceaux-Penthièvre, où l'aristocratie faisait cercle, par exception, autour des quadrilles populaires. La rive droite de la Seine n'existait pas pour la grisette. Les ponts Neuf et Saint-Michel bornaient son horizon ; ses affections, son travail, ses joies, les douces agitations de sa vie étaient concentrés dans l'étroit espace du quartier Latin. Mais le moment arriva où la grisette devait subir une

transformation, où son type allait perdre de son relief original ; ce changement commença à se produire le jour où toutes les extrémités de Paris se rapprochèrent du centre, à l'aide des voitures économiques qu'on nomme omnibus. Cette facilité, cette rapidité de transport éveillèrent dans la grisette sédentaire ce désir de déplacement qu'elle n'avait jamais ressenti. Elle s'élança, pour quelques centimes, vers des quartiers inconnus, elle fit l'apprentissage d'un monde nouveau. Elle prit goût à son éclat, à ses chances de vie aventureuse, à ses tombolas de fortune, à ses misères, qui étourdissent par le son de l'or et le bruit du champagne. La grisette sédentaire ce désir de déplacement qu'elle n'avait jamais ressenti. Elle s'élança, pour quelques centimes, vers des quartiers inconnus, elle fit l'apprentissage d'un monde nouveau. Elle prit goût à son éclat, à ses chances de vie aventureuse, à ses tombolas de fortune, à ses misères, qui étourdissent par le son de l'or et le bruit du champagne. La grisette se demanda pourquoi elle aurait moins de chances que les favorites de la destinée. Elle revint pensive à sa mansarde, elle regarda tristement sa robe grise, qui avait inspiré à plusieurs un sourire moqueur... Deux mois après, elle était demoiselle de comptoir dans un des plus brillants cafés, elle portait une robe de la mistress d'en-vergure. Ce fait isolé s'est multiplié à l'infini, avec des destinées diverses pour les grisettes. Le mouvement d'émigration a commencé en 1828, il a continué longtemps après. »

Aujourd'hui l'espèce grisette est à peu près disparue ; elle ne se reproduit plus : on ne trouve son spécimen que dans les feuilletons et les vaudevilles ; la lithographie a beau s'évertuer à en fourrer partout, en cherchant à la ressusciter, elle ne fait que commettre des anachronismes dont la province n'est même plus la dupe.

Eh ! non, non, non,
Vous n'en n'êtes point, Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

— II. Deuxième question : *La grisette a-t-elle été fidèle ?* Il y a longtemps que les poètes, ces mauvaises langues, ont dit que non, mais sans colère. Témoin Béranger :

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours ;
Mais vive la grisette !

Il y a deux siècles que le bon La Fontaine disait déjà :

Une grisette est un trésor,
Et, sans se donner de la peine,
Et sans qu'au bal on la promène,
On en vient aisément à bout.
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout ;
La peine est d'en trouver une qui soit fidèle.

« Facile à prendre, impossible à garder ! » telle pourrait être la devise de la grisette, singulier mélange des qualités les plus opposées. « L'homme n'est pas né parfait, » disait un gendarme ; la grisette non plus n'est pas née parfaite. Bonne, gentille, amusante et dévouée, les bonnes qualités l'emportent néanmoins sur tout le reste. C'était donc une bravo et belle fille qui, en amour, adoptait la maxime de saint Augustin en l'abrégeant : « L'amour est l'échange de deux fantaisies. » Aussi, jamais ses liaisons n'étaient précédées d'un de ces honteux marchés qui déshonorent la galanterie moderne. Comme elle n'était elle-même, elle jouait franc jeu et exigeait qu'on lui rendit la monnaie de sa pièce. Mais si ses fantaisies étaient vives et spontanées, elles n'étaient jamais assez durables pour arriver à la hauteur d'une passion, et la mobilité excessive de ses caprices, le peu de soin qu'elle mettait à regarder la bourse et les toilettes lui donnaient bientôt un air que ne voulaient conter appartenant une grande mobilité dans son existence. La Musette de Henry Mürger est une des dernières grisettes ; ce n'était plus, il est vrai, la simple grisette d'autrefois, mais ce n'était pas encore l'*étudiante* tapageuse et triviale d'aujourd'hui. Quand de temps à autre elle s'envolait vers les hauteurs cythéréennes du quartier Bréda, elle avait toujours soin de laisser son cœur en gage au quartier Latin. Dans cette perpétuelle alternative de coups bleus et d'omnibus, d'entre-sol et de cinquième étage, de robes de soie et de robes d'indienne, de fins repas et de jours sans pain, qui fut sa vie, tout ce qui caractérise la grisette dominait vaincrément. Fille charmante et détestable ! poème vivant de jeunesse et de folie, au rire sonore, au chant joyeux ! cœur pitoyable, battant pour tout le monde sous la guimpe entrebaillée. O mademoiselle Musette ! sœur de Bernerette et de Mimi Pinson, comment raconter votre insouciante et vagabonde course dans les sentiers fleuris du caprice ? Laissons parler Mürger :

« Musette avait ce jour-là une ravissante toilette ; jamais reliure plus séductrice n'avait enveloppé le poème de la jeunesse et de la beauté. Au reste, Musette possédait instinctivement le génie de l'élégance. En arrivant au monde, la première chose qu'elle avait cherchée du regard avait dû être un miroir pour s'arranger dans ses langes ; et, avant d'aller au baptême, elle avait déjà commis le péché de coquetterie. Au temps où sa position avait été des plus humbles, quand elle était encore réduite aux robes d'indienne imprimées, aux petits bonnets à pompons et aux souliers de peau de chèvre, elle portait à ravir ce pauvre et simple uniforme des grisettes. Ces jolies filles, moitié abeilles, moitié cigales, qui travaillaient en chantant toute la semaine, ne demandaient à Dieu qu'un peu de soleil le dimanche, faisaient vulgairement l'amour avec le cœur, et se jetaient quelque-

laient sans craindre les piqûres de l'aiguille ; elles habitaient des mansardes, ornées surtout de quelques jolis pots de fleurs placés à la vieille fenêtre ; elles aimaient leurs amants sans songer à se faire enrichir ni épouser, sans autre prétention que celle de passer avec eux ces années de jeunesse envolées si vite ; et, le rêve fini, elles continuaient bravement leur travail quotidien : elles couraient ! Rentrées dans leur humble sphère, elles se faisaient, de leurs fuyantes amours, des souvenirs à charmer toute une vie âpre et laborieuse. Les *étudiants*, eux, avaient le courage de les aimer sans ruiner pour elles leurs familles... » C'est dire que, du jour où l'*étudiant* s'est mis en tête d'être beau comme une gravure de mode, d'être verni, frisé, ganté, sa compagne a dû subir une métamorphose analogue. Il l'a voulue, non pas rieuse, épanouie, aimante, prête à toutes les misères comme à tous les plaisirs, mais habillée de soie, de velours, pommadée, poudrée, cachant sous des gants de mains qui ne travaillaient plus. Un beau jour elle s'est laissé offrir un *parapluie à deux roues*, style oriental, et elle s'en est allée vers les régions où s'ensevelissent les beaux gracieux à l'ombre des lansquenets et des baccarats clandestins. Ceux qui avaient mission de la conserver l'ont donc tuée, et si bien tuée qu'aujourd'hui nous sommes autorisés à nous poser cette question : Existe-t-il encore des grisettes ?

Oui, il en existe encore, messeigneurs ; mais, hélas ! ce n'est plus sur les rives de la Seine qu'il faut les chercher : c'est la province qu'il faut battre à cette heure pour retrouver ce genre, disparu de la région parisienne. On a prétendu que la France des cartes de toutes sortes, géographiques, astronomiques, statistiques, gastronomiques, etc. ; il nous manque une carte d'un genre tout à fait particulier, ou même plusieurs, qui se reconnaît aux cheveux châtain clair et à la charmante carnation d'une peau fine et transparente ; un petit bonnet coquet, orné d'un ruban rose, vient s'harmoniser agréablement avec ces couleurs innocentes ; enfin une taille déliée et bien prise concourt à former un ensemble qui ferait de cette grisette l'une des plus parfaites de France et de Navarre, si, par malheur, les mains et les pieds ne laissaient beaucoup à désirer. A Nancy, toutes les femmes se ressentent encore du séjour de la cour du roi Stanislas : elles ont conservé un cachet de distinction tout particulier ; les pieds féminins y sont des plus aristocratiques, ainsi que la tournure et la taille. Aussi les brodeuses de Nancy ne sont-elles pas moins occupées à faire *fin pied* que fine taille, et cela pour la satisfaction des heureux élèves de l'Ecole forestière. Comment pourrions-nous bien tenter les brunes grisettes artésiennes, les grisettes callipyges, aux yeux fendus en amandes, aux lèvres de grenade et à la chevelure d'ébène ? Et les célèbres épinglières de Toulouse, ainsi nommées non parce qu'elles font des épingles, mais parce qu'elles en ont toujours une très-longue pour faire leur broderie ? Et les gantières de Grenoble ? Mais on conçoit bien que nous ne pouvons pas nous arrêter davantage en si fragile compagnie. Paris nous réclame ; revenons à Paris. C'est là qu'a trôné la grisette accomplie, heureux mélange des qualités de toutes les grisettes du monde entier. La grisette parisienne a depuis longtemps abdiqué, hélas ! La lorette l'a chassée ; la cocotte, la femme entretenue, sous leurs aspects divers et multiples, ont fait évanouir l'ouvrière au cœur joyeux, gaie dans le travail, folle dans le plaisir, vivant au jour le jour sans souci du lendemain, ne craignant pas de passer la nuit à savonner sa robe pour la verdir sur l'herbe le dimanche. Une femme en chapeau n'aurait pas osé se risquer à la Chaumière, à l'Elysée des Dames et dans les bals où elle trônait avec sa petite robe d'indienne, son tablier de soie, son bonnet de linge et son fichu. Ces filles étaient toutes plus ou moins perdues. Il leur restait le cœur ; au besoin, elles étaient dévouées jusqu'au sacrifice. Plus d'une, par son travail, a aidé quelque *étudiant* trop pauvre à passer ses examens. D'autres, enfin, ont combattu pour la liberté sur les barricades. Le 29 juillet 1830, par exemple, on remarquait, au milieu de la petite armée fournie par les écoles, une jeune habitante de la rue Monsieur-le-Prince nº 15, qui, le 27, avait vendu ses effets pour fournir des secours aux blessés. On l'avait surnommée la *petite vivandière*. C'était Mlle Joséphine Mercier, élève sage-femme, qui se signala par des actes d'intrépidité. Grâce à un travestissement, elle n'était connue des gardes nationaux avec qui elle avait fait le coup de feu que sous le nom de Victor, élève en médecine. Cette courageuse *étudiante*, d'une complexion très-délicate, ne paraissait pas avoir plus de quinze ans sous l'habit d'homme. La redingote verte dont elle était revêtue était percée de deux balles, l'une reçue dans les patrouilles et reconnaissances, l'autre en soignant des blessés. On connaît les vers d'Alfred de Musset :

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain ;
Aux trois jours elle a fait la guerre,
Landerirette !
En carmagnin.
A défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson.

— IV. *Monuments littéraires élevés à la gloire de la grisette et de l'étudiante.* Nous ne les compterons pas tous, ces monuments devenus rares et que les bibliophiles de l'avenir se disputeront au poids de l'or. C'est en les parcourant que l'on voit combien sont fragiles les gloires de ce monde. *Et nunc erudimini !* Si l'on sait ce que deviennent les vieilles lunes, sait-on bien ce que deviennent les illustres danseuses de cancan qui ont rempli, à de certaines heures, le quartier Latin, Paris tout entier même le prince et l'étranger du bruit de leurs exploits chorégraphiques ? Se cachent-elles pour mourir, comme les perroquets ? Le fait est qu'elles disparaissent un beau jour sans qu'on s'informe plus des lieux où elles sont allées qu'on ne s'était informé d'où elles étaient venues. Celles qui, à l'âge de trente ans, ne sont pas encore passées *lorettes*, deviennent marchandes de vin, bonnes épouses et tendres mères. La plupart finissent à l'hôpital ou dans quelque bouge ; quelques-unes profitent de leurs relations avec l'Académie de médecine pour travailler et se faire recevoir sages-femmes. Il en est qui émigrent en province, et qui, devenues bourgeoises, se souviennent parfois, et encore, de leur jeunesse. Il y a toujours beaucoup d'artilleurs et d'*étudiants* qui passent sous les fenêtres. S'il n'est pas beaucoup pardonné à la grisette strasbourgeoise, c'est qu'il ne fait plus croire à la sagesse des nations, car elle a beaucoup aimé, comme la Madeleine de l'Ecriture. A 100 kilomètres de Strasbourg se trouvent Metz et Nancy, villes voisines dont les grisettes ont cependant un type si différent que nous nous permettrions de les teinter, sur la carte, du plus aimable rose tendre. A Metz, le vieux sang lorrain, ou même autrichien, se reconnaît aux cheveux châtain clair et à la charmante carnation d'une peau fine et transparente ; un petit bonnet coquet, orné d'un ruban rose, vient s'harmoniser agréablement avec ces couleurs innocentes ; enfin une taille déliée et bien prise concourt à former un ensemble qui ferait de cette grisette l'une des plus parfaites de France et de Navarre, si, par malheur, les mains et les pieds ne laissaient beaucoup à désirer. A Nancy, toutes les femmes se ressentent encore du séjour de la cour du roi Stanislas : elles ont conservé un cachet de distinction tout particulier ; les pieds féminins y sont des plus aristocratiques, ainsi que la tournure et la taille. Aussi les brodeuses de Nancy ne sont-elles pas moins occupées à faire *fin pied* que fine taille, et cela pour la

chorégraphie *cardinée* au sérieux, au point de vue humanitaire s'entend, dans ses *Filles d'Hérodiade*. Quant à la *Physiologie de la Chaumière*, elle avait appelé la gravure au secours de sa prose laudative. Sa couverture montrait un *étudiant* entre le Vice, sous les traits d'une élégante à tête de chameau, et la Vertu, petite fille couverte d'un simple spencer et coiffée de ses cheveux. Un portrait du père Lahire était joint à cette monographie, relevée par les innombrables couplets du chant sacré :

Quand on n'a plus d'argent,
On écrit à son père,
Qui vous répond : « Ch'napan,
I' n' fallait pas tant faire
L'amour (*ter*)
La nuit comme le jour ! »
Et ioup, ioup, ioup,
Tra la la la la.

L'*Almanach de la polka* (1845) est dévoué au talent de Clara Fontaine ; l'immortelle Clara, Clara la polka incarnée, la reine du coup de talon, la déesse de la valse tortillée. » Les diverses phases de la lutte engagée entre Clara Fontaine et Pomaré se déroulent avec le sérieux de l'épopée. Qu'on en juge par ce léger sommaire du chapitre cinquième : « Le père Lahire apprend qu'on danse la polka au bal Mabille. — Violente jalousie du grand Lahire. — Il va trouver Clara Fontaine. — Il l'engage à l'accompagner au bal Mabille. — Clara Fontaine y consent. — Entrée triomphale de Lahire et de Clara. — Les lions, lionceaux, commis de nouveautés et calicots forment un cercle pour admirer Lahire et Clara, qui dansent la polka. — Dépit de la reine Pomaré. — Son altercation avec Clara, pour laquelle le père Lahire prend fait et cause. — Les lions et lionceaux blessés. On l'avait surnommée la *petite vivandière*. C'était Mlle Joséphine Mercier, élève sage-femme, qui se signala par des actes d'intrépidité. Grâce à un travestissement, elle n'était connue des gardes nationaux avec qui elle avait fait le coup de feu que sous le nom de Victor, élève en médecine. Cette courageuse *étudiante*, d'une complexion très-délicate, ne paraissait pas avoir plus de quinze ans sous l'habit d'homme. La redingote verte dont elle était revêtue était percée de deux balles, l'une reçue dans les patrouilles et reconnaissances, l'autre en soignant des blessés. On connaît les vers d'Alfred de Musset :

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain ;
Aux trois jours elle a fait la guerre,
Landerirette !
En carmagnin.
A défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson.

— IV. *Monuments littéraires élevés à la gloire de la grisette et de l'étudiante.* Nous ne les compterons pas tous, ces monuments devenus rares et que les bibliophiles de l'avenir se disputeront au poids de l'or. C'est en les parcourant que l'on voit combien sont fragiles les gloires de ce monde. *Et nunc erudimini !* Si l'on sait ce que deviennent les vieilles lunes, sait-on bien ce que deviennent les illustres danseuses de cancan qui ont rempli, à de certaines heures, le quartier Latin, Paris tout entier même le prince et l'étranger du bruit de leurs exploits chorégraphiques ? Se cachent-elles pour mourir, comme les perroquets ? Le fait est qu'elles disparaissent un beau jour sans qu'on s'informe plus des lieux où elles sont allées qu'on ne s'était informé d'où elles étaient venues. Celles qui, à l'âge de trente ans, ne sont pas encore passées *lorettes*, deviennent marchandes de vin, bonnes épouses et tendres mères. La plupart finissent à l'hôpital ou dans quelque bouge ; quelques-unes profitent de leurs relations avec l'Académie de médecine pour travailler et se faire recevoir sages-femmes. Il en est qui émigrent en province, et qui, devenues bourgeoises, se souviennent parfois, et encore, de leur jeunesse. Il y a toujours beaucoup d'artilleurs et d'*étudiants* qui passent sous les fenêtres. S'il n'est pas beaucoup pardonné à la grisette strasbourgeoise, c'est qu'il ne fait plus croire à la sagesse des nations, car elle a beaucoup aimé, comme la Madeleine de l'Ecriture. A 100 kilomètres de Strasbourg se trouvent Metz et Nancy, villes voisines dont les grisettes ont cependant un type si différent que nous nous permettrions de les teinter, sur la carte, du plus aimable rose tendre. A Metz, le vieux sang lorrain, ou même autrichien, se reconnaît aux cheveux châtain clair et à la charmante carnation d'une peau fine et transparente ; un petit bonnet coquet, orné d'un ruban rose, vient s'harmoniser agréablement avec ces couleurs innocentes ; enfin une taille déliée et bien prise concourt à former un ensemble qui ferait de cette grisette l'une des plus parfaites de France et de Navarre, si, par malheur, les mains et les pieds ne laissaient beaucoup à désirer. A Nancy, toutes les femmes se ressentent encore du séjour de la cour du roi Stanislas : elles ont conservé un cachet de distinction tout particulier ; les pieds féminins y sont des plus aristocratiques, ainsi que la tournure et la taille. Aussi les brodeuses de Nancy ne sont-elles pas moins occupées à faire *fin pied* que fine taille, et cela pour la

La Physiologie de la Chaumière (1841) chantait Clara la blonde et la grande Hélène en termes pompeux et attendris : « Blanche, la brune aux yeux perçants, aux élans passionnés, à la chevelure désordonnée, au sourire délirant ! Voyez comme elle agite follement sa robe, et comme elle arrondit poétiquement son écharpe pour *couronner son danseur* ! » Couronner son danseur avec une écharpe passerait, chez nos *étudiantes* d'aujourd'hui, pour quelque chose de tout à fait *perrugue*. En même temps, M. de Boigne consacrait, dans le *Constitutionnel* (vous avez bien lu : dans le *Constitutionnel*), cet *organe* sérieux et prudhommesque, un feuilleton entier à célébrer les talents de la ci-devant rosière baptisée entre deux bols de punch du nom mirobolant de *reine Pomaré*. D'autre part, l'abbé Constant avait pris cette

anecdotes brutales, révélations stupides, prose vulgaire.

2º *Ces dames*, par Vermorel, avec portraits photographiés de Zouzou, Risette et Malakoff, dont le succès de mauvais aloi fut arrêté par une condamnation judiciaire. Commérages assez neufs, entre autres ceux concernant une certaine comtesse de Martini. En somme, réclame peu avouable.

3º La *Ballade des buveurs de bière* (autographiée), réclame ayant pour but de célébrer la fière attitude de Camille et de ses amis à la Closerie des Lilas.

Viennent ensuite quatre réfutations des œuvres précédentes :

1º *Guerre ! guerre ! réponse à la brochure rose*, par Mounpaïs. 2º *l'Ecole du scandale, Ces messieurs !* par Daunay. 3º *Sus aux gandins ! sus aux biches !* par un *étudiant* en droit. 4º *Réponse à la brochure rose* : les *Étudiants et les femmes du quartier Latin*.

La Camille, dont les charmes tour à tour prônés et attaqués avaient causé cette grotesque petite guerre d'opuscules, se vit en fin de compte interdire l'entrée de la Closerie des Lilas, sa présence suffisant pour faire sortir le public féminin de l'endroit de la rentenue dont il a d'ailleurs si peu l'habitude. Quatre nouvelles brochures surgissaient en même temps : 1º *Avez-vous fait ?* 2º *le Passé, le présent et l'avenir de ces dames*. 3º *Vivent les étudiants !* 4º *Vive le quartier Latin !* total douze. Croyez-vous que ce soit là tout ? Ah bien oui ! Parurent presque aussitôt : 1º *A bas le quartier Latin !* 2º *Encore un mouton de Panurge !* 3º *A bas les hommes, par une femme délaboussé*.

L'année 1861 vit paraître les *Cocottes*, par Antonio Watripon, petit volume contenant une jolie histoire de Carmagnole, la dernière grisette, partie des folles gaietés de la Grande-Chartreuse pour aboutir à l'amphithéâtre de dissection. L'auteur appelle *cocottes* les habituées des crémeries, les *étudiantes* qui s'habillent et se nourrissent à bon marché. Il en cite plusieurs connues par des sobriquets, tirés de leur plus ou moins de ressemblance avec les animaux : la Souris, la Chèvre, le Rat, Cigale, Pécari, Gazelle, etc. Une brune magnifique, à la voix haute, se nomme Oies ; on ne manque jamais de l'appeler *Oéa-gueuse*. Une autre, Clary, a reçu le sobriquet de Fauvette, parce qu'elle chante tout ce qu'elle veut dire.

— V. *Le parc aux étudiantes*. Le triomphe de l'*étudiante*, son rêve et son plaisir, c'est le bal Bullier, autrement dit la Closerie des Lilas. C'est là qu'elle se retrouve avec ses pareilles, qui deviennent en même temps ses rivales. La reine de la Closerie, chorégraphiquement parlant, était, il y a quelques années, une certaine Léontine *Tupe-à-l'œil*, ainsi baptisée à cause d'un œil à demi fermé, qui donnait une grâce toute particulière à sa physionomie. Elle avait inventé une sorte de pyrotechnie des jambes pleine de désinvolture, d'enjouement, qui attirait, chaque soir de bal, une nombreuse galerie autour d'elle. Dans les soirées d'hiver, c'était au Prado qu'elle régnait. Un de ses fanatiques lui dédia le sixain suivant :

Reconnaissant en toi la reine du Prado,
Pour mieux te voir l'Amour a jeté son bandeau.
Il se meurt de dépit, à tes pieds il expire ;
Et, volant sur tes pas, plus d'un cœur qui soupire
Espère, en se mirant dans ton œil demi-clos,
Le bonheur qu'autrefois donnait Ninon Lenclos.

De même qu'elle n'a qu'une demi-vertu, l'*étudiante* n'a qu'un demi-état, fleuriste, corsetière, poseuse, souvent blanchisseuse et quelquefois brocheuse ; elle exerce une de ces professions dans la morte saison des vacances, alors que le quartier Latin est désert. Le temps qu'elle n'emploie pas à travailler — et la marge est élastique — elle le passe à danser, à grignoter, à chanter, à boire et à fumer dans les caboulots, les crémeries et les brasseries. Dans ces derniers endroits stationnent, pour ainsi dire à demeure, les doyennes du quartier, les *étudiantes* qui n'ont pu franchir les ponts ou qui sont revenues des grandeurs passées. C'est là qu'on rencontrait Heloïse Pavillon, qui a acquis une célébrité presque européenne. Pavillon était douée de cette saillie naturelle, de cette originalité qui n'a rien de commun avec l'esprit grossier des *étudiantes* d'aujourd'hui. Pauvre fille, si brillante de verve et d'entrain, elle roula jusqu'à l'abîme de la folie. Elle est morte à la Salpêtrière, dans cet état d'embonpoint hideux qui caractérise les gâteux. Les *étudiants* de première année ont achevé cette malheureuse en se faisant un jeu de lui chanter à tue-tête « Pavillon ! » sur l'air des lampions, chaque fois qu'elle paraissait dans un endroit public. Cette soie lamentable détermina une crise nerveuse et finit par détraquer son cerveau malade. Une contemporaine de Pavillon, et qui lui survit, Sophie Ponton, vénérable matrone, tient un établissement de lingerie pour les jeunes mariées. Quelle prédestination dans ce nom : Ponton ! Qui dit ponton dit vaisseau rasé, corvette démâtée. La plus vieille en date était Lucile la Parisienne, qui ressemblait à un pierrot marqué de la petite vérole. Elle avait compose elle-même son épitaphe :

Quand Lucile mourra,
Sur sa tombe on mettra :
« *Étudiants*, portez l'deuil,
Lucile a tourné d'l'œil. »

Ces doyennes sont la tradition vivante du

quartier Latin. Le soir, à la lueur d'un bol de punch, elles aiment à raconter aux novices les amours célèbres de la rive gauche. La légende qui obtient le plus de succès dans leur bouche est celle de Foret et de Maria aux accroche-cœurs. Foret était un *étudiant* en droit qui, malade d'une passion pour Maria aux accroche-cœurs, se brûla la cervelle après lui avoir légué sa fortune. Cette noble action est l'objet de l'admiration des *étudiantes*, qui aspirent toutes au rôle de Maria. Il y a aussi, mais cela se garde pour la fin, la légende tragique d'Olympe la Poseuse : un *étudiant* en médecine s'ennuyait profondément de l'absence de sa maîtresse, grande dame partie pour un voyage en Italie. Une nuit, pour tuer le temps et le spleen qui le dévorait, il court au bal de la Closerie, et y rencontre Olympe, à qui il propose un duel bachique des plus terribles : il s'agissait tout simplement de boire un bol de punch au rhum pendant qu'il avalera un bol de punch au kirsch-wasser. Olympe accepte. Le duel a lieu sans témoins, dans la chambre de l'*étudiant*. Le lendemain matin, l'*étudiant* entend frapper à sa porte; il ouvre... c'était celle qu'il aimait... revenue exprès pour le voir!... L'étrangeté de la situation rend à l'*étudiant* son sang-froid et sa raison. Il va parler... « Mais il y a une femme ici, s'écria la visiteuse avec un accent déchirant. — Oui, madame, une femme qui dort... — Non, monsieur, dit la dame, qui s'était approchée du lit... une femme qui est morte dans les convulsions! tout est fini entre nous; mais je suis trop vengée. » Olympe était morte asphyxiée. La grande dame paya les frais des funérailles. Quant à l'*étudiant*, il s'engagea comme volontaire dans l'armée papale. On a su depuis qu'il s'était fait tuer en duel. Il y a encore l'histoire de Pomponnette, sorte de pendant à l'histoire de mademoiselle de La Chaux, dans *Ceci n'est pas un conte*. Pomponnette étudia le droit et fit subir les colles du troisième examen à un jeune *étudiant* à qui elle voulait prouver une rare affection. Ce genre de dévouement est peu admiré de ces demoiselles, hâtons-nous de le dire. Nous passons certaines anecdotes qu'on ne pourrait narrer qu'en latin, et encore! Les carabines sont surtout ferrées sur ces dernières. Elles en savent une foule ayant trait aux élèves en médecine particulièrement. Citons-en deux :

Un propriétaire avait loué une chambre à un carabin, à condition que celui-ci ne ferait jamais entrer dans la maison ni crânes, ni ossements, ni pièces quelconques d'anatomie. Quelque temps se passe. Un beau jour l'*étudiant* rencontre le propriétaire. « Monsieur, lui dit-il, veuillez donc monter chez moi, j'ai quelque chose à vous faire voir. » Le propriétaire, croyant qu'il s'agit de quelque réparation, suit sans défiance son locataire. Ce dernier tire un rideau. « Un squelette complet! s'écrie le visiteur, dont les cheveux se dressent déjà! — Il est bien réussi n'est-ce pas? C'est moi qui l'ait travaillé en entier. C'était une femme superbe! — Malheureux! et nos conventions? — Ne craignez rien, je l'ai amenée vivante! » Le propriétaire court encore.

Voici la seconde. Il s'agit naturellement d'un *étudiant* qui parvient à ne plus payer son terme, ce qui, aux yeux de la vieille *étudiante*, ne « manque pas de charme. » Sa propriétaire, une respectable dame, lassée d'attendre son argent, avait résolu d'aller elle-même lui en demander. L'*étudiant*, prévenu, l'attend de pied ferme. « Monsieur, dit-elle en entrant, sans préambule, payez-moi ou partez. — J'aime mieux partir, dit le carabin. — Alors, allons! et un peu vite! — Mon Dieu, madame, reprend le jeune homme, cela irait aussi vite que possible, si vous vouliez m'aider un peu. » Et, sans sourciller, il s'approche de sa commode, ouvre tranquillement le tiroir du haut, et en retire un grand squelette : « Auriez-vous l'obligeance de mettre ceci au fond de ma malle... en le pliant? — Qu'est-ce que c'est que çà! s'écrie la dame en reculant d'un pas. — Ça? Peuh! c'est mon premier propriétaire. Il avait eu l'inconvenance de me réclamer trois termes que je lui devais, et alors!... Prenez bien garde de le casser; c'est le n° 1 de ma collection. — Monsieur! dit la dame en pâlissant. » L'*étudiant*, sans lui répondre, ouvre un autre tiroir et en tire un second squelette : « Ceci, c'est ma propriétaire de la rue de l'École-de-Médecine, une bien brave femme, mais qui m'avait aussi réclamé deux termes. Veuillez la mettre sur l'autre... c'est le n° 2... Ceci, continue l'*étudiant*, c'est le n° 3... Ils y sont tous! Un bien honnête homme, tenez! et que je ne payais pas non plus. Passons au n° 4. » La propriétaire s'enfuit éperdue... et, depuis ce jour, l'*étudiant* n'entend plus parler de son terme.

La débutante, l'*étudiante* qui entre dans la carrière, regarde avec une sorte d'effroi le carabin, plus négligé de toilette que l'*étudiant* en droit. Et puis toutes ces histoires de squelettes l'éloignent un peu de lui. D'ailleurs, l'élève en médecine, accablé de travail, obligé de courir à l'amphithéâtre, à l'hôpital et de suivre les cours, n'a guère le temps d'être aimable. Quand il met de côté la pathologie et la thérapeutique, il se jette sur la volupté, comme un naufragé de la *Méduse* se serait jeté sur un potage. A la Closerie des Lilas, c'est lui qui, *épatant* toutes les *fâââmmes*, bat les entrechats les plus désordonnés; ses muscles pubio-fémoral, sous-pubio-fémoral et ischio-fémoral, ses articulations péronéo-tibiales, son fémoro-calcanien, sont infatigables. Au risque de gagner un lumbago, une laryngite, une péripneumonie, une entérite, une cystite phlegmoneuse, ou pis encore, il saute, il se démène, il chante, il boit, il crie; il fait l'admiration des habitués, si bien que Camille Pompier, Irma Canot, Molécule et autres Pomponettes et Cascadettes de l'endroit se disputent son cœur. Il n'a qu'à se baisser... Mais le lendemain, au point du jour, l'hôpital l'attend, l'élève reprend sa tâche pénible. Ses amours n'ont pas même duré une semaine, comme dans la chanson. Molécule est transformée en Ariane du soir au matin. Pour une fille qui a du sentiment, c'est pénible.

Nous renvoyons, pour le complément de cet article, aux mots BAL, CABOULOT et CRÈMERIE, dans ce *Dictionnaire*. Disons seulement, pour terminer, que l'*étudiante* se croit toujours la grisette : elle n'en est que la charge en détrempe. Il en est cependant qui chantent encore, sur l'air du grand Turenne, ce couplet de Watripon :

Moi, mes amis, je veux rester grisette,
Je veux rester dans le quartier latin;
Cela vaut mieux que de finir lorette,
En désertant vers le quartier d'Antin...
L'indienne ici vaut mieux que le satin.
Le vrai plaisir redoute la débauche;
L'éclat toujours porte ombrage au bonheur...
Voilà pourquoi j'aime la rive gauche...
Le côté gauche est le côté du cœur.

— II. ETUDIANTS ALLEMANDS. Les *étudiants* allemands ont des mœurs et des coutumes fort originales; ils méritent que nous leur consacrions un chapitre particulier. Les universités allemandes sont, au rebours de l'Université française, des sociétés libres et indépendantes, soutenues, il est vrai, par l'État, mais se gouvernant elles-mêmes et jouissant de nombreux privilèges. Elles n'embrassent que le haut enseignement et se divisent presque toutes en quatre Facultés : la théologie, le droit, la médecine et la philosophie. Cette dernière comprend la littérature et les sciences naturelles. Il y a quelquefois une cinquième Faculté : celle des sciences politiques et administratives, réunies sous le nom de *camirales;* mais cette Faculté ne confère pas de grades.

On laisse la plus grande liberté aux professeurs pour enseigner, et aux élèves pour apprendre comme ils l'entendent. De là l'universalité des connaissances que possèdent en général les Allemands, et qui fait dire à Mme de Staël que l'éducation des universités allemandes commence où finit celle de plusieurs nations de l'Europe. Les professeurs ordinaires de toutes les Facultés réunies forment le sénat académique; ils élisent tous les ans dans leur sein le recteur, premier dignitaire de l'université. Le sénat dirige les affaires générales des corporations universitaires. Il exerce par lui-même ou délègue à un comité sa juridiction sur les *étudiants*. C'est ce droit d'être jugé par le sénat qui constitue pour ceux-ci la liberté académique, liberté qui est le principe fondamental du système universitaire en Allemagne. Le jeune *étudiant*, devenu membre de la *civitas universitatis* en jurant entre les mains du prorecteur obéissance à ses lois, reçoit un diplôme sur lequel ces lois sont inscrites; dès lors, il est inviolable à la police ordinaire, et ne peut être livré, même pour crime, aux tribunaux du pays, qu'après une décision spéciale du haut conseil de l'université. Devant ce conseil, la parole des *étudiants* fait foi, sans autre témoignage, sans autre preuve. Deux appariteurs (*pedellen*), sans uniforme et sans armes, suffisent pour maintenir l'ordre parmi des milliers d'*étudiants*. Cette juridiction toute patriarcale, ce régime intermédiaire entre les règles du collége (*gymnasium*) et les lois qui régissent les citoyens ordinaires, font de l'université comme une grande famille.

Au sortir de l'université, l'*étudiant* subit un examen avant d'entrer soit dans le barreau, soit dans les ordres. Pendant le cours de ses études, il n'est assujetti à des examens qu'autant qu'il désire une bourse ou une table franche (*frei tafel*). Quant au doctorat, il s'acquiert, comme chez nous, par la soutenance d'une thèse.

Un article de la *Revue britannique* (1828) donne des renseignements curieux sur les mœurs des *étudiants* allemands, dans la première moitié de ce siècle. A Heidelberg, l'*étudiant* passait pour moins laborieux que dans les autres universités, pour aimer à bien boire, à s'amuser, à se promener à cheval et à chasser. L'*étudiant* de Munich, sombre et peu sociable, n'avait que deux passions : la bière et les femmes. L'*étudiant* d'Iéna avait un caractère tout différent : grand, bien fait, vigoureux, il excellait aux exercices gymnastiques, et c'était le roi de la ville; tapageur au suprême degré, il aimait à assiéger les maisons des bourgeois, des *philister* (philistins), terme qui répond à celui d'épicier que nous employons si souvent en France. Chose singulière! tout en s'enivrant de bière, ils suivaient presque tous fidèlement l'article 34 du code de la *Burchenschaft* (Ligue des amis), qui prescrivait la chasteté. A Gœttingue, les *étudiants* étaient bons cavaliers, mais bretteurs; ils buvaient autant que les autres, mais à la bière ils préféraient le vin et le punch. Ils étaient aussi plus riches, moins épais et moins grossiers. En 1818, un de leurs camarades ayant eu une altercation avec un boucher, un soulèvement général eut aussitôt lieu, et, sans l'infanterie, les hussards de la ville auraient été battus par eux. Ceux de Halle (Saxe) avaient l'habitude d'en venir aux mains avec les soldats de la garnison. Il fallut un règlement pour les en empêcher. A Leipzig et à Berlin, l'*étudiant* possédait moins l'esprit de corps; mais, dans cette dernière université, la manie des duels était poussée si loin, qu'en juillet 1818, le gouvernement crut devoir prendre des mesures sévères contre les duellistes, qui les éludèrent en gardant mieux le secret de leurs rencontres.

La première chose qui frappe l'étranger, s'il arrive au milieu du jour dans une de ces villes universitaires, c'est le calme des rues tirées au cordeau : pas de boutiques, pas de commerce, pas de voitures, pas de femmes en toilette. Les *étudiants* sont aux cours ou travaillent; les seuls êtres vivants que vous rencontrez sont quelques pauvres diables de *stiefelfüchs* (brosseurs des *étudiants*), qui flânent pour se reposer de leur service de la matinée. Vers trois ou quatre heures, les rues commencent à se peupler de casquettes blanches, vertes, rouges, etc.; ce sont les *étudiants* qui vont se promener pour se donner de l'appétit et de la soif, avant de finir leur journée à la taverne. Ils sont généralement par bandes de quatre à six; ils portent des casquettes fort étroites, mais qui n'en frappent pas moins immédiatement la vue à cause de leurs couleurs éclatantes. Ce sont les couleurs de ces casquettes et d'un ruban passé en bandoulière par-dessus le gilet qui distinguent les *étudiants* en corps, corporations, etc. (*Burschenschaften*, *Verbendungen*, *Vereine*). Sous leurs casquettes, les *étudiants* portent de longs cheveux flottants. Des habits très-courts, mais généralement larges, des bottes très-longues, des pantalons fort collants, voilà l'idéal de la mode pour l'*étudiant*. Les habits sont même quelquefois si larges qu'on les porte froncés par derrière au moyen d'une patte. A voir cette patte, il semblerait qu'elle est là pour que l'*étudiant* puisse à volonté, lorsqu'il s'emplit de bière, enfler ou désenfler son enveloppe. Enfin, le complément de ce costume déjà assez burlesque, avec la casquette rouge ou blanche, la veste (*joppe*) grise à collet vert, le pantalon et le gilet *ad libitum*, c'est la grande pipe à fourneau de porcelaine et à tube de merisier orné de glands rouges ou bleus.

La différence entre les corporations et les corps, c'est que celles-là sont purement morales et ceux-ci essentiellement politiques. Quant à l'organisation matérielle, elle est la même pour les corps ou corporations, qui sont dirigés par un *senior* assisté d'un *consenior*. Comme leur nom l'indique, ces deux personnages sont de vieux *étudiants*. Ils ont pour mission de faire observer les statuts et les règlements de la société. Il y a eu de ces associations célèbres, comme le *Tugendbund*, d'où sortit Kœrner avec la chanson de l'*Epée*, le *Burschenschaft*, dont fit partie Carl Sand, qui poignarda Kotzebue. Aujourd'hui, elles n'ont pas de raison d'être fort sérieuse : leur centre de réunion est généralement la taverne (*Kneipe*); leur nerf, la bière et le tabac; cependant, grâce à leurs statuts, elles exercent un contrôle utile sur la conduite des *étudiants*. La moindre action tant soit peu répréhensible ferait exclure immédiatement de la société, et en dehors de la société l'existence serait impossible, tant les *étudiants* sont solidaires les uns des autres.

Les deux principales vertus d'un *étudiant*, c'est d'être *fidèle* et *solide;* deux mots qui, pour les universitaires de l'autre côté du Rhin, ont un sens particulier. Fidèle est l'épithète du garçon plein d'entrain et de bonne humeur, aimant la bière et la société de ses camarades; solide, au contraire, s'applique à celui qui est sérieux et reste chez lui à travailler. Pour être un bon *étudiant*, il faut unir ces deux qualités opposées.

Le boire, pour un *étudiant* allemand, est une chose sérieuse qui a ses règles particulières, ses termes spéciaux, comme toute autre science, tout autre art : on boit des *docteurs*, des *évêques*, *totialis* ou *partialis*, *flacicos* ou *hausticos*, *sauf oder lauf*, *sine bartwisch*, etc. Souvent on boit par *mass* (pinte, mesure), d'où ce jeu de mots qu'en Allemagne on boit *maessig* (par pinte ou avec mesure). Après avoir bu et chanté ensemble, on finit par se tutoyer; mais, pour arriver là, on boit ensemble ce qui s'appelle *schmollis*, c'est-à-dire qu'après avoir trinqué d'une certaine façon, et vidé les verres jusqu'à la dernière goutte, on s'embrasse en disant ces paroles : « Soyons frères. »

Les *étudiants*, au commencement de l'année, ont des réunions appelées *commerces;* c'est là qu'on chante la chanson du *Renard*. Par ce mot *renard*, on désigne l'*étudiant* de première année, qui ne se débarrasse de cette appellation injurieuse qu'après son premier duel. C'est aussi dans les commerces que l'on se provoque en duel entre sociétés rivales. Ces duels ne sont guère dangereux; ils ont un cérémonial particulier. Parmi les *étudiants* allemands, ce sont ceux d'Heidelberg qui se livrent avec le plus de passion, aujourd'hui encore, à cette trop fameuse manie du duel. Ces combats, que la police cherche à empêcher maintenant, sont tous improprement appelés des *duels*, et devraient s'appeler des *tournois*. Les deux adversaires, en effet, n'ont pas eu la moindre querelle, très-souvent ils sont amis intimes, et cependant ils se battent avec des rapières très-tranchantes, se taillent des balafres à travers la figure, s'éborgnent quelquefois et, par-ci par-là, se coupent le bout du nez, le bout de l'oreille ou le menton. Il est vrai qu'il n'y a jamais mort d'homme; car ils se couvrent tout le corps avec des plastrons et des brassards matelassés. S'il y a blessure, elle ne peut atteindre que la figure, et l'*étudiant* est certain de porter toute sa vie, ostensiblement, les galons de sa bravoure. La corporation se réunit tous les soirs dans sa *Kneipe* ou brasserie, et les *étudiants* y passent la soirée à boire des quantités incalculables de bière, à fumer l'affreux tabac allemand et à chanter des chansons (*lieder*), dont chacun a devant soi le recueil imprimé. C'est pendant ces occupations bachiques que se font les provocations. Ouvrons l'*Illustration* de Bade (1858), qui va nous dire en quels termes et de quelle façon elles ont lieu.

Tout à coup le silence se fait dans la salle. On annonce un envoyé d'une autre corporation. Il est introduit et va s'asseoir à côté du *senior*. On lui offre une chope de bière, il trinque et boit. Puis il se lève et déclare que sa corporation a désigné messieurs tels et tels pour se battre le lendemain avec ceux des *Corburschen* et des *Füchse* que le *senior* voudra bien désigner. Le *senior* alors prend la liste où se sont inscrits les membres de la corporation qui veulent se battre. Il les désigne par rang d'ancienneté d'inscription, et rendez-vous est pris pour le lendemain. Les duels ont lieu d'ordinaire à la *Hirchgasse*, petite gorge dans la montagne, de l'autre côté et en amont du Neckar. Les *étudiants* s'y rendent isolément, ayant soin de poster de distance en distance des éclaireurs qui les préviendront de l'approche de la police. Dans chaque duel figurent huit personnes : l'impartial (*Unparteiischer*), qui préside au combat; le médecin, qui se tient prêt à coudre les balafres ou à rajuster les nez endommagés; les deux combattants (*Paukanten*), assistés d'un secondant (*Secundant*) et d'un témoin (*Zeuge*); les deux adversaires sont en bras de chemise, la poitrine et le bras droit couverts de plastrons. Les *Corburschen* se battent nu-tête. Les *Füchse* portent des casquettes avec large visière et sont armés de longues rapières (*Schlœger*). Ils arrivent sur le terrain tout caparaçonnés, accompagnés de leurs secondants et de leurs témoins, qui leur soutiennent le bras, alourdi par l'épais plastron qui doit servir à parer les coups. L'impartial donne le signal du combat par ces mots : « *Silencium! auf die mensur, fertig, los!* (Silence! sur le terrain, tout est prêt, partez!) » Aussitôt les deux champions s'élancent, le bras droit levé couvrant la tête, et la pointe de la rapière baissée. Ils s'observent, se portent à la tête des coups aussitôt parés avec le plastron qui garnit le bras et par la garde de la rapière. Les coups dangereux se donnent en dessous et taillent ces vilaines balafres dont les jeunes gens sont si fiers. Le duel doit durer quinze minutes, et l'on décompte les pauses pendant lesquelles les secondants promènent autour du terrain les champions tout fumants de sueur, comme l'on promène les chevaux après les courses. Lorsqu'il est porté un coup contraire aux règles du tournoi, les secondants, armés d'épées, le parent. Ce sont eux aussi qui demandent que l'impartial visite le cuir chevelu de l'adversaire, quand ils croient qu'il a reçu une blessure. Lorsque les quinze minutes sont écoulées, l'impartial s'écrie : *Paukerei er!* (le tournoi est fini!) On compte les blessures, les balafres, et l'on a soin d'inscrire dans le livre du corps que monsieur un tel a reçu une balafre avec trois, cinq ou sept épingles, suivant le nombre d'épingles qu'il a fallu pour réunir les bords de la plaie. C'est le livre d'or de la corporation. Quand il arrive qu'un bout de nez est coupé, l'un des assistants s'empresse de le ramasser et le met dans sa bouche, non pour l'avaler, mais pour le maintenir chaud. Le médecin arrive et le remet tant bien que mal. Quelquefois les chairs se réunissent; d'autres fois le nez tombe après quelques semaines de traitement. On raconte l'histoire d'un nez ainsi rafistolé, dont le maître fit une chute : le nez resta par terre; un chien se jeta dessus et l'avala.

Les *étudiants* allemands font partie des corporations pendant deux ou trois ans. Ils ne travaillent pas, ne suivent presque pas les cours, se battent, boivent, fument, chantent; mais un soir ils apparaissent à la *Kneipe*, boivent comme à l'ordinaire leurs huit à dix chopes, puis tout à coup se lèvent et déclarent donner leur démission de *Corbursch*. A dater de ce jour, ils travaillent comme des nègres — nos *étudiants* appellent cela *bûcher* ou *piocher*, — passent leurs examens, sont reçus docteurs, deviennent d'honnêtes pères de famille, de paisibles fonctionnaires, et ne conservent comme souvenirs universitaires que leurs balafres, avec l'habitude de fumer et de boire de la bière le plus possible.

Nous complétons cette étude par la traduction d'un chant populaire dans les universités allemandes :

LIED DE L'ÉTUDIANT QUI S'EN REVIENT.

« *Etudiant* moussu (arrivé au terme des études), je pars! Dieu te garde, maison du philistin! Je retourne dans la vieille patrie; c'est à mon tour d'être maintenant un philistin! Je retourne dans la vieille patrie; mon tour est venu d'être un philistin!

» Adieu, rues droites ou tortueuses! je ne vous traverserai plus désormais; vous ne résonnerez plus de mes chants, de mon vacarme et du cliquetis de mes éperons!

» Cabarets et tabagies, que me voulez-vous? Ce n'est plus ici que je dois rester; ne m'enlacez plus de vos longs bras; n'agacez plus, de grâce, mon cœur altéré!

» Dieu vous bénisse, cours académiques! En vain paradez-vous là devant moi! Et vous, mornes salles, grandes et petites, vous ne m'enserrerez plus dans vos murs!

» Me voici, hélas! au seuil de la bien-aimée. Chère petite, laisse encore une fois briller à ta fenêtre ton doux œil bleu, l'or de tes tresses épaisses!

» Et si tu m'as déjà oublié, je ne te souhaiterai rien de mal en retour; choisis un autre amoureux; mais qu'il soit aussi bon vivant, aussi fidèle que moi!

» Plus loin, plus loin, mon chemin me conduit; debout, vieux compagnons de folie! Mon cœur est léger, ma route riante; Dieu te protége, ville des Muses!

» Et vous, frères, pressez-vous autour de moi; faites que mon cœur léger ne devienne pas lourd! Sur des chevaux fringants, suivez-moi en joyeuse escorte!

» Suivez-moi jusqu'au prochain village; là, buvez encore avec moi du même vin! Et alors, frères, puisqu'il le faut, le dernier verre, le dernier baiser! »

Etudiants (LES), drame en quatre actes, en prose, par Frédéric Soulié. Après la *Closerie des Genêts*, ce drame est celui de l'auteur dont on se souvient encore avec le plus de plaisir. Aux jeunes il fait aimer le présent, il fait regretter aux autres le passé; il fait rire, il fait pleurer; c'est le vaudeville le plus jovial et le drame le plus émouvant. Roger d'Orilly, le héros, est le type de l'étudiant par excellence, avec toutes ses qualités et tous ses défauts : jeune, beau, brave, un peu fier, mais point vaniteux; bon cœur et mauvaise tête, un peu batailleur, un peu buveur, un peu débauché et très-joueur, au demeurant le meilleur enfant du monde. Tel est le chef de la bande d'étudiants qui logent tous ensemble dans un hôtel du quartier Latin, chez Mme Passager. Encore un type dont on ne trouve le pendant que dans Balzac! Nous ne parlons pas de la volée de grisettes qui s'abat chaque matin, ou plutôt chaque soir, chez les étudiants : Amanda, Louise, Henriette, Sophie, Gabrielle et les autres! Chaque étudiant a son étudiante, sous le prétexte que, lorsqu'on est deux à deux, la licence et le doctorat n'en vont que mieux. O illusion! A côté de cette jeunesse pétulante et insoucieuse, sans soucis ni chagrins, exubérante et folle, végète et pleure en silence la jolie petite Marie. Elle est restée pure, quoique pauvre et jolie, et rien ne peut la distraire de sa mélancolie, rien, pas même les déclarations d'amour que les étudiants font pleuvoir à ses pieds. Cependant ceux-ci, un beau matin, sont allés en bande joyeuse déjeuner à Bercy. Au milieu du repas, les cris : « A l'eau! au secours! » retentissent au dehors. Roger est le premier debout; il court sur la berge, aperçoit une femme qui se débat dans l'eau, plonge et ramène bientôt l'infortunée Marie, qui, dans un moment de désespoir, avait voulu se noyer. Alors c'est à qui donnera ses soins à la jeune fille et s'efforcera par mille tendresses de rallumer en son cœur la confiance et l'espoir dans une vie meilleure. Roger surtout, Roger son sauveur, met en œuvre pour elle tout l'arsenal de ses séductions, et fait si bien que Marie consent enfin à suivre ses gais compagnons à la *Chaumière*. Encore un peu et Marie tombera dans les bras de Roger; mais c'est ici que finit le vaudeville et que commence le drame. Marie a un frère, Olivier, et tous deux ont pour père un traître, le baron de Mortagne, qui, pendant l'émigration, a livré à l'ennemi le comte d'Orilly, père de Roger. Les deux jeunes gens se rencontrent et Olivier insulte Roger, auquel il reproche de spéculer sur la pauvreté de Marie pour lui acheter son innocence. Nous ne raconterons pas en détail les scènes qui suivent, aussi remplies d'émotions et de larmes que les précédentes l'étaient de chansons et de rires. Qu'il nous suffise de dire que Marie, Olivier et leur mère, Mme de Mortagne, accablés tous trois sous le poids de l'ignominie que le nom qu'ils portent fait peser sur leurs têtes, sont sur le point de recourir au suicide, quand Roger d'Orilly reparaît. Olivier a, dans l'intervalle, sauvé de la mort la sœur de Roger, comme Roger a sauvé Marie. Les deux jeunes gens sont aimés des deux jeunes filles et les aiment. On oubliera, de part et d'autre, jusqu'à l'existence du baron de Mortagne et les deux mariages se feront le même jour. « Ce qui, dit M. J. Janin, a fait vivre un instant ce drame, animé de toutes les passions de la jeunesse, c'est que le poëte a été vrai jusqu'au délire. Il est rentré violemment dans toutes les violences de ses vingt ans; il n'a reculé ni devant la folie de ces joies surabondantes, ni devant les détails de cette misère qui consiste à mourir de faim et de froid. Les vices qu'il raconte, car enfin ce sont des vices, il les a vus de plain-pied, comme il faut les voir. Il voyait tout, il savait tout; mieux que pas un inventeur parmi nous, il pouvait dire : « Je suis un homme à qui pas » un vice n'est étranger, à qui pas une vertu » n'est inconnue. » Ajoutez qu'il remplissait avec une véhémence incroyable la première condition de l'auteur dramatique : l'invention. Il a le style du drame, vif, passionné, hardi, souvent incorrect; mais le dialogue s'accommode très-bien de ces incorrections qui vont droit au fait. Un des grands mérites de Frédéric Soulié, c'est qu'il prépare on ne peut mieux les événements qu'il met en scène; enfin, les hommes qu'il fait parler et agir, il les a vus dans un certain monde de sa création, qui n'est pas tout à fait, mais qui est bien près d'être le monde réel. »

Étudiants de Paris (LES), série de dessins par Gavarni, publiés dans le journal le *Charivari* en 1839, et réunis ensuite en un album in-4°.

Il y a là une soixantaine de planches, faites pour la plupart d'une main légère, quoique souvent un peu triviale. Feuilletez-les, vous vous trouverez en présence de ce type légendaire de l'étudiant qui n'étudie pas et de l'étudiante en petit bonnet de linge, heureuse d'une robe d'indienne et d'une paire de bottines. Où retrouver maintenant ces disciples de Cujas ou d'Esculape, en vareuse, en béret, ou même en casquette, promenant, la pipe à la bouche, à travers le quartier Latin et d'un air tout à fait dégagé, la jolie fillette qui, pareille à la Mimi Pinson d'Alfred de Musset, n'a qu'une robe au monde,

Landerirette,
Et qu'un bonnet?

Nos étudiants modernes ont la mise moins débraillée; ceux qu'a crayonnés Gavarni auraient grand'peine à reconnaître un des leurs dans ce jeune gandin arrivant au cours du matin avec un col carcan, une jaquette à la mode, des manchettes empesées, des gants rouges et un jonc souple et élégant. Les grisettes leurs compagnes ne reconnaîtraient pas davantage comme étant de leur famille ces filles à falbalas, à chapeaux étranges, à corsages excentriques, qui les ont tant bien que mal remplacées dans... le cœur des Ernest et des Arthur de l'an de grâce 1871. C'est ainsi que tout se transforme. Aussi est-il bon de joindre à la tradition écrite la tradition lithographiée. Les étudiants dessinés par Gavarni nous rappellent des costumes, des habitudes, des mœurs sinon disparus, du moins considérablement modifiés. Les étudiants de 1839 n'étaient pas tous ce qu'il les a faits; mais, beaucoup avaient, comme les siens, le charme de la pauvreté, de l'imprévu. Héros de bals échevelés, coureurs d'écoles buissonnières au temps des lilas, siffleurs de tragédies néo-classiques à l'Odéon, ils savaient aussi, comme l'a fort bien dit M. Théodore de Banville, écouter respectueusement les cours des professeurs illustres, pâlir sous la lampe, *bûcher* sur les livres, et enfin se préparer par des études fortes et acharnées à devenir des hommes utiles. On peut reprocher à Gavarni de n'avoir saisi de ses héros que le côté paresseux, libertin et insouciant, de n'avoir vu en eux que le culotteur de pipes, le pinceur de cancan, le don Juan sans scrupules, n'ayant guère plus de cœur que de cervelle. Cela nuit à la complète ressemblance du portrait. C'est, qu'on nous passe l'expression, le côté *folichon* du type qui, malheureusement, a le plus séduit l'artiste. Il l'a développé à plaisir et, du reste, fort spirituellement, comme le montreront ces quelques légendes prises au hasard.

La planche n° 1 nous montre un jeune étudiant frappant à la porte de Mlle Bienaimée (Frappez fort, s. v. p.). Au lieu du fripon minois de Mlle Bienaimée apparaît un visage barbu. *Non bis in idem* (axiome de droit), dit la légende.

Plus loin, examinez ce futur jurisconsulte. Sa Nini, en fille économe, lave elle-même chemise et chaussettes dans une cuvette; le linge, étendu sur des ficelles, fait pendant aux *Institutes* alignées sur des tablettes. Il lit à Nini, sans doute pour lui donner du cœur à l'ouvrage : « Article 212 du code civil. Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance. »

Deux futurs docteurs, accoudés sur le tapis d'un billard, paraissent absorbés dans une conversation des plus sérieuses : « Vois-tu, dit l'un avec un geste significatif, Fifine nous lanterne tous les deux et ça devient chose! faut en finir! J' te joue ça en trente-six net! et j' t'en rends quatre... »

On conçoit, après cela, que Gavarni fasse dire à l'étudiant prêt à s'en aller en vacances : « Adieu, je te laisse ma pipe et ma femme... Aie bien soin de ma pipe! »

Une mignonne étudiante, blottie derrière l'épaule d'un futur docteur, jette un regard effrayé sur le squelette monté qui fait le principal ornement de la chambrette de son amant. « Tu ne la reconnais pas? lui demande celui-ci... Eugénie? l'ancienne à Badinguet? Une belle blonde qui aimait tant les meringues et qui faisait tant sa tête... Oui! Badinguet l'a fait monter pour 36 francs... — Si c'est vrai! — Non, va! c'est un tambour de la garde nationale... Bête! tu ne vois donc pas que c'est un homme? »

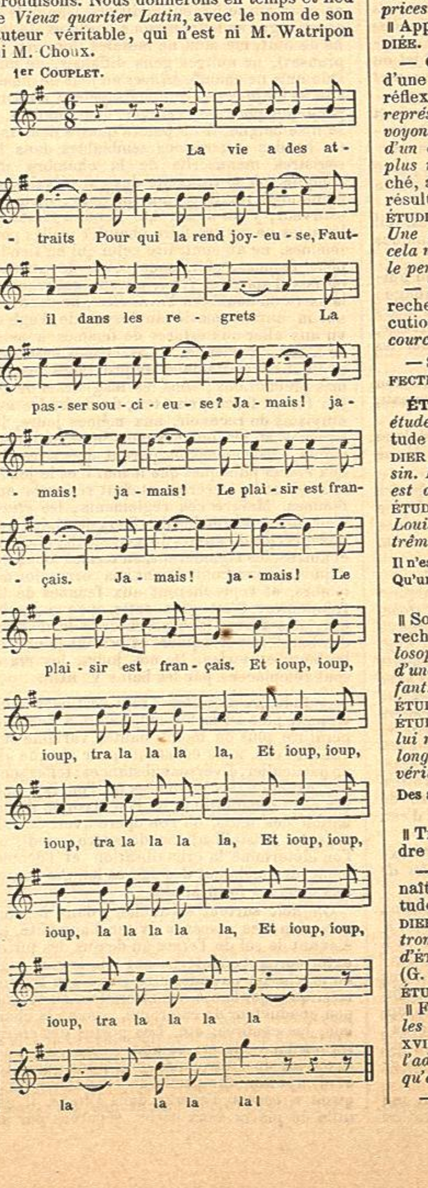
Pendant les vacances, l'étudiant joue au petit saint, pour ne pas compromettre son budget futur. On le voit suivre son oncle à la pêche à la ligne; le bonhomme lui dit sérieusement : « Que diable! mon neveu, il est bon d'être laborieux, mais on ne peut pas toujours travailler aussi! A la campagne on s'amuse; fais comme moi! » On le voit encore se promener gravement avec une vieille cousine dévote, dont il doit un jour palper l'héritage. « Et le dimanche, que fais-tu, mon garçon? — Ma cousine, le dimanche nous allons dans un jardin qu'on appelle la Grande-Chaumière, où nous entendons de la musique religieuse. — Après vêpres? — Oui, ma cousine, après vêpres. »

Encore ce petit dialogue en plein vent entre une petite dame et un sien ami : « Il y a que cet animal de Margouty ne veut pas me payer mes sept livres dix sous que sa femme me doit... Vous, Benjamin, qui êtes avocat, qu'est-ce qu'il faut faire? — Faut citer Margouty devant le juge de paix du XIIIe arrondissement. »

Nous pourrions multiplier nos citations. Celles que nous venons de faire suffisent à montrer dans quel esprit Gavarni a dessiné l'étudiant de son temps. Il lui a trop souvent donné les allures et le langage cynique des habitués des barrières. Quoi qu'il en soit, ses personnages, s'ils ne sont pas tous d'une ressemblance frappante, ont cependant pour la plupart un air de famille qui les fait reconnaître et suffit à caractériser un genre et une époque.

Étudiants (CHANSON DES). Cette chanson, si gaie, a fait fortune. Les bérets rouges de l'ancien quartier Latin l'avaient élevée aux honneurs du chant de guerre. On pouvait, il y a quarante ans, *écrire à son père* quand l'étisie s'était trop fortement déclarée dans la bourse; mais les pères actuels, qui ont habité l'ex-quartier Latin et qui en ont pratiqué les us et coutumes, se montrent aujourd'hui intraitables sur l'article supplément de pension ou subsides extraordinaires insuffisamment motivés. Une poésie, d'un ordre plus élevé, a été composée par Nadaud sur le quartier Latin; mais son lyrisme, parfois excessif, l'a peu fait goûter. Une autre chanson, le *Vieux quartier Latin*, dont MM. Watripon et Jules Choux se sont disputé la paternité anonyme devant les tribunaux, a succédé, dans la mémoire des étudiants, au chant que nous reproduisons. Nous donnerons en temps et lieu le *Vieux quartier Latin*, avec le nom de son auteur véritable, qui n'est ni M. Watripon ni M. Choux.

1er COUPLET.



DEUXIÈME COUPLET.

L'Amour est un enfant,
L'Etude est une femme;
Diligents étudiants,
Chacun d'eux vous réclame
Souvent, souvent, souvent,
Ell' vous rendra savant.
Et ioup, ioup, ioup, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Quand l'hiver sur nos jours
Viendra semer sa neige,
Puissions-nous pour retour
Et pour dernier cortége,
Avoir toujours, toujours,
Bacchus et les amours!
Et ioup, ioup, ioup, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Messieurs les étudiants
S'en vont à la Chaumière
Pour y danser l' cancan
Et la Robert Macaire,
Toujours, toujours, toujours,
Triompher des amours.
Et ioup, ioup, ioup, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Quand on n'a plus d'argent
On écrit à son père,
Qui vous répond : « Ch'napan,
I' n' fallait pas tant faire
L'amour, l'amour, l'amour,
La nuit comme le jour! »
Et ioup, ioup, ioup, etc.

SIXIÈME COUPLET.

Il faut le ménager,
Puisque c'est un confrère;
Sachez le protéger
Puisqu'il ne sait pas faire
L'amour, l'amour, l'amour,
La nuit comme le jour!
Et ioup, ioup, ioup, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

Des mets de mon cerveau
Enfants de mon délire,
Des vins de mon caveau,
Hélas! puissiez-vous dire :
Bravo, bravo, bravo,
Retournons chez Friteau!
Et ioup, ioup, ioup, etc.

ÉTUDIÉ, ÉE (é-tu-di-é) part. passé du v. Etudier. Qui est l'objet d'une étude; mis à l'étude, observé, examiné, approfondi : *Plan qui a besoin d'être* ÉTUDIÉ. *Phénomène mal* ÉTUDIÉ. *Auteur qui mérite d'être* ÉTUDIÉ. *La nature humaine,* ÉTUDIÉE *de plus près, n'a pas de caprices et obéit à des lois.* (Prévost-Paradol.) ‖ Appris de mémoire : *Leçon bien, mal* ÉTUDIÉE.

— Qui est l'objet d'un travail préalable, d'une préparation; qui est dit ou fait après réflexion : *Discours* ÉTUDIÉ. *La tragédie ne représente pas les hommes tels que nous les voyons dans la société; elle peint un naturel d'un ordre différent, un naturel plus* ÉTUDIÉ, *plus mesuré, plus égal.* (Condill.) ‖ Recherché, affecté; qui n'est pas naturel, qui est le résultat d'un travail ou d'un effort : *Soupirs* ÉTUDIÉS. *Langage, geste, maintien* ÉTUDIÉ. *Une gravité trop* ÉTUDIÉE *devient comique; cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage.* (La Bruy.)

— B.-arts. Exécuté après des études, des recherches ayant pour but d'assurer une exécution vraie : *Draperie mal* ÉTUDIÉE. *Raccourci bien* ÉTUDIÉ.

— **Syn. Étudié, affecté, apprêté,** etc. V. AFFECTÉ.

ÉTUDIER v. a. ou tr. (é-tu-di-é — rad. *étude*). Chercher à apprendre, se livrer à l'étude de : ETUDIER *les mathématiques.* ETUDIER *la médecine.* ETUDIER *la musique, le dessin. La seule manière de cacher son ignorance est de ne jamais parler de ce qu'on n'*A *pas* ÉTUDIÉ *avec soin.* (Mme Necker.) *Au temps de Louis XIV, on* ÉTUDIAIT *avec un sérieux extrême l'art de saluer.* (H. Taine.)

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes
Qu'une femme *étudie* et sache tant de choses.
MOLIÈRE.

‖ Soumettre à un examen raisonné, faire des recherches sur : ETUDIER *une question de philosophie, un point de droit.* ETUDIER *les mœurs d'une contrée.* ETUDIER *le caractère d'un enfant. Plus on* A ÉTUDIÉ *la nature, plus on* A ÉTUDIÉ *son auteur.* (Volt.) *Le sage médecin* ÉTUDIE *le tempérament du malade avant de lui rien prescrire.* (J.-J. Rouss.) *Il faut* AVOIR *longtemps* ÉTUDIÉ *les corps pour se faire une véritable notion des esprits.* (Barthél.)

Des siècles, des pays *étudiez* les mœurs.
BOILEAU.

‖ Travailler à fixer dans sa mémoire, apprendre par cœur : ETUDIER *une leçon, un rôle.*

— Observer attentivement, chercher à connaître, à approfondir le caractère, les habitudes, les intentions de : *On a beau* ÉTUDIER *les hommes et les approfondir, on s'y trompe toujours.* (Fén.) *L'habit n'empêche pas d'*ÉTUDIER *et d'apprécier l'homme qu'il couvre.* (G. Sand.) *La dernière création que l'homme* ÉTUDIE *dans l'univers, c'est lui.* (Ch. Dollfus.) ‖ Faire une étude des œuvres de : ETUDIER *les poëtes anglais.* ETUDIER *les maîtres du* XVIIIe *siècle. Plus on* ÉTUDIE *Molière, plus on l'admire.* (La Harpe.) *Dante est moins à lire qu'à* ÉTUDIER *sans cesse.* (Ste-Beuve.)

— Absol. S'appliquer à l'étude, travailler à